

LE PEINTRE DE SON DÉSHONNEUR

LE MAGICIEN PRODIGIEUX

PEDRO
CALDERÓN DE LA BARCA

LE PEINTRE
DE SON DÉSHONNEUR

Traduction de Denise Laroutis

LE MAGICIEN
PRODIGIEUX

Traduction de Jean-Jacques Préau

Suivi de documents et notes

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

éditions **THEATRALES**
MAISON ANTOINE VITEZ

La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur et du traducteur ou de ses ayants droit. Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD.



Couverture : ancien tarot italien.

La traduction de Jean-Jacques Préau du *Magicien prodigieux* a été publiée une première fois en décembre 1990 par le Théâtre des Treize-Vents.

© 2004, éditions THEATRALES,

38, rue du Faubourg-Saint-Jacques, 75014 Paris, pour les traductions françaises.

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN : 2-84260-163-7

LE PEINTRE
DE SON DÉSHONNEUR

Drame

Traduit de l'espagnol par Denise Laroutis

PERSONNAGES

DON JUAN ROCA

JUANETE, *son valet*

DON LUIS, *noble*

PORCIA, *sa fille*

DON ÁLVARO, *son frère*

DON PEDRO, *noble*

SERAFINA, *sa fille*

LE PRINCE D'URSINO

FLORA, *servante*

JULIA, *servante*

CELIO

FABIO

BELARDO, *petit vieux*

Hommes masqués

Femmes masquées

Matelots

Musiciens

Foule

La présente traduction de Denise Laroutis a fait l'objet d'une commande de Jacques Nichet pour le Théâtre national de Toulouse.

PREMIÈRE JOURNÉE

Salle dans la maison de don Luis, à Gaète.

Don Juan, en costume de voyage, entre par une porte, et don Luis par une autre.

DON LUIS.— Encore une fois et mille fois
2 Encore, don Juan, donnez vos bras.

DON JUAN.— Qu'ils soient mille une fois encore
Les liens de notre longue amitié.

DON LUIS.— Et comment allez-vous ?

DON JUAN. — Je me sens
À la fois si heureux et si fier,
Gâté de la vie, content de tout,
Que ma pensée jamais ne pourra
Célébrer suffisamment pour vous
Tous les bonheurs que je possède,
Car, en ces matières, la pensée,
Je crois, ne sait rester qu'en deçà.

DON LUIS.— Je suis on ne peut plus heureux que
14 Cela ait marché si bien pour vous
À Naples.

DON JUAN. — J'ai eu plus de chance
Que je ne pouvais l'imaginer.

DON LUIS. — Comment ça ?

DON JUAN. — Je vous avais dit, cher
Don Luis, lors de mon passage ici
Qu'en dépit du peu d'attirance
Que j'ai toujours senti pour l'amour,
Harcelé par ma famille,
Et poussé par mes amis,
Je pensais au mariage ;
Et puis, dispersé entre
Plusieurs intérêts, j'avais
Laisseé fuir les premières
Années de mon beau printemps.

DON LUIS. —

Je n'ignorais rien des obstacles
 29 Que votre caractère opposait
 À cette sorte de vie et, quand
 J'ai voulu aborder la question,
 J'ai découvert chez vous une humeur
 Très opposée au mariage et vu
 Qu'entre toutes vos occupations
 Il est le cadet de vos soucis ;
 Je savais que vous passiez vos jours,
 Vos nuits la tête dans vos livres ;
 Et si, pour secouer la fatigue
 Où vous plongeait votre lecture,
 Vous acceptiez de signer la trêve
 Avec Mélancolie, vous cherchiez
 Dans vos infatigables pinceaux
 Un repos ; cette fois encore,
 Votre génie trouvait son compte ;
 De ce noble exercice, cet art,
 Qui chez vous est savoir-faire, don
 Gratuit et curiosité, en somme,
 Un autre homme aurait fait un métier ;
 Le talent que vous avez montré
 Dans le tracé de la ligne est tel
 Qu'on dirait que vous faites *être*
 La nature dans sa vérité.
 J'habitais chez vous, je m'en souviens,
 Je vous y voyais si accroché
 Que je vous en faisais reproche.

DON JUAN. —

Je m'en souviens, mais, quoi qu'il en soit,
 57 Je finis par me rendre aux raisons
 De ma famille et, à l'idée qu'il
 Serait dommage que se perdît,
 Faute d'héritier venant de moi,
 Un majorat ne manquant, je crois,
 Ni d'illustration ni de noblesse,
 Et qui rapporte assez gentiment,
 J'ai fait comme voulaient mes parents ;
 Laissant, contre le caractère
 Que j'avais quand j'étais plus jeune,

Le libre cours à des sentiments
 Que je n'avais jamais éprouvés,
 Je me mis en quête d'un état,
 Et me mariaï à ma cousine,
 Qui était fille du châtelain
 De Santelmo.

DON LUIS. — Je sais de reste,
 73 Je vous l'avais dit l'autre fois, quand
 Vous logiez chez moi au passage,
 L'excellent choix que vous avez fait.

DON JUAN. — Plus encore aujourd'hui.

DON LUIS. — Comment ça ?

DON JUAN. — Comment ? Déjà mon cœur de pierre
 S'était attendri aux nouvelles
 Reçues de chez elle et, surtout, au
 Vu du portrait de Serafina.
 Puis voyant Serafina en vrai,
 Ce cœur a fondu tant et si bien
 Que je ne sais plus qui je suis, moi.

DON LUIS. — Sa beauté est en tout divine,
 85 Son intelligence admirable :
 J'en témoigne, de l'une et l'autre.

DON JUAN. — La voilà, aujourd'hui, près de moi,
 Devenue la Vénus de la mer
 Et la Flore de ses rivages,
 Où nous avons la ferme intention
 De nous embarquer à tout prix, et
 Sitôt l'arrivée des galères.
 Son père est ici, à Gaète, où
 Il a tenu à l'accompagner ;
 Raison pour laquelle mon amour
 Me fait accourir en éclaireur ;
 Et comme je vous avais promis
 Que je serais votre hôte, chez vous,
 Le jour où je viendrais m'embarquer,
 Je voulais vous prévenir au plus
 Vite de l'embarras où je suis

LE MAGICIEN PRODIGIEUX

La grande comédie

Traduit de l'espagnol par Jean-Jacques Préau

PERSONNAGES

CYPRIEN

LE DÉMON

FLORO

LÉLIO

MOSCON et CLARIN, *serviteurs*

LE GOUVERNEUR D'ANTIOCHE

LYSANDRE, *vieillard*

JUSTINE

LIVIE, *servante*

FABIO, *serviteur*

La présente traduction du Magicien prodigieux a été créée en décembre 1990 au Corum à Montpellier, dans une mise en scène de Jacques Nichet. Avec : Nathalie Bécue, Jean-Paul Bibé, Claude Bouchery, Patrice Camboni, Florence Darel, François Loriquet, Robert Lucibello, Daniel Martin, Mouss, Jean-Luc Orofino, Patrick Pineau, Laurent Stephan, Guillaume de Tonquédec, Laurent Ziserman. Dramaturgie : Joëlle Gras. Décor : Alain Chambon. Costumes : Patrice Cauchetier. Lumières : Marie Nicolas. Direction musicale : Laurent Caillon. Combats : Patrice Camboni. Maquillages : Suzanne Pisteur. Coiffures : Daniel Blanc. Chapeaux : Maryse Roussel.

PREMIÈRE JOURNÉE

[Un bois près d'Antioche¹.]

Entrent Cyprien, en habit d'étudiant, ainsi que Clarin et Moscon, en étudiants pauvres², portant des livres.

CYPRIEN. – Dans l'aimable solitude
de ce séjour paisible,
splendide labyrinthe
de roses, de fleurs et de plantes,
vous pouvez me laisser ; ne laisser
en ma compagnie (je n'ai besoin
de nulle autre) que les livres
que je vous ai fait prendre chez moi ;
car, moi, pendant qu'Antioche
célèbre par tant de fêtes
l'achèvement du temple
qu'aujourd'hui elle consacre à Jupiter,
et qu'elle transporte en grande pompe
sa statue dans un lieu
plus digne et plus honorable,
je veux fuir ce grand tumulte
qui emplit ses places et ses rues
et consacrer à l'étude
le dernier âge du jour.
Allez tous deux à Antioche,
jouissez de ses fêtes variées,
et revenez me chercher ici,
quand le soleil déclinant ira
trouver sépulture dans les ondes,
qui sont entre d'obscurs nuages gris
un tombeau d'argent
pour le grand cadavre d'or.
Vous me trouverez ici.

CLARIN³. – Je ne peux,
malgré la grande envie que j'ai

de voir les fêtes, m'empêcher
de dire, avant de partir,
monsieur, pour le moins
quatre ou cinq mille mots.
Est-il possible qu'un jour
de si grande affluence,
de si grande fête et allégresse,
tu te retires à la campagne,
seul avec quatre livres,
et tournes le dos aux réjouissances ?

MOSCON. — Mon maître a bien raison ;
il n'y a rien de plus fatigant
qu'un jour de processions
au milieu des danses et des confréries.
Car enfin...

CLARIN. — Enfin ou de prime abord,
vivant de ruse ou d'artifice,
tu ne souffles que flatterie,
puisque tu loues tout ce qu'il fait
et jamais tu ne dis ce que tu penses.

MOSCON. — Tu te trompes,
c'est le démenti le plus poli
qu'on puisse dire les yeux dans les yeux ;
moi je dis ce que je pense.

CYPRIEN. — Assez, Moscon ! Assez,
Clarin ! Faut-il donc toujours tous deux
que dans votre ignorance
vous passiez votre temps à vous disputer,
et à soutenir le contraire l'un de l'autre.
Allez-vous-en et, comme je l'ai dit,
revenez quand tombera la nuit,
enveloppant d'ombres
la gaillarde fabrique⁴
de l'univers.

CLARIN. — Combien paries-tu
qu'après avoir défendu
qu'il était bien de ne pas aller à la fête,
tu vas y courir, toi ?

- MOSCON. — La conséquence
est claire : personne ne fait
jamais ce qu'il conseille aux autres
de faire.
(*À part.*)
(Pour voir Livie
je voudrais me mettre des ailes !) (*Il sort.*)
- CLARIN. — (*À part.*)
(Pourtant, à vrai dire
c'est Livie qui me ravit
les sens. Puisque tu as fait
presque la moitié du chemin,
viens, ma Livie, et sois, Livie
livi... dineuse.) (*Il sort.*)
- CYPRIEN. — Enfin seul, enfin je vais pouvoir,
si mon esprit peut aller si loin,
étudier cette question
qui me tient l'âme en suspens
depuis que dans Pline j'ai lu,
en termes mystérieux,
la définition de Dieu.
Car ce Dieu qui puisse réunir
tant de mystères, tant d'attributs,
mon esprit ne le trouve pas.
Cette vérité cachée,
je dois la percer à jour. (*Il se met à lire.*)
- Entre le Démon, en habit de galant ; Cyprien poursuit sa lecture.*
- DÉMON. — (*À part.*)
(Tu auras beau
raisonner, Cyprien,
tu n'y parviendras pas
car je te la cacherai, moi.)
- CYPRIEN. — J'entends du bruit dans ces branchages.
Qui va là ? Qui est là ?
- DÉMON. — Un étranger,
monsieur, perdu dans ce bois,
depuis ce matin,